
Le grand jeu de Marie-Aude Murail dans les arcanes de la psychanalyse

PAR JEAN PERROT

Quand un critique littéraire émérite reçoit le roman d'un auteur qu'il admire de longue date, quelle lecture en fait-il? Jean Perrot a ainsi reçu le *Sauveur & fils* de Marie-Aude Murail, roman de réparations où la figure de l'écrivain et celle du thérapeute se mêlent en un subtil jeu d'échos. Belle rencontre pour un critique littéraire que ces jeux de miroirs passionnent.



Toute œuvre se définit par l'horizon d'attente de son auteur, mais toute lecture dépend aussi de l'horizon d'attente propre du lecteur. Lorsque je reçus le livre de Marie-Aude Murail *Sauveur & fils, saison 1*, je revenais de l'exposition réalisée au Louvre de Lens sur Charles Le Brun. J'avais admiré là les superbes tableaux qui ont illuminé Versailles ou les plafonds du château de Vaux-le-Vicomte. M'avaient retenu en particulier les dernières œuvres de l'artiste des années 1689-1690, et notamment l'une d'elles montrant la Nativité et l'Adoration des bergers. Ce qui me surprit, dans la composition en perspective de cette toile, ce fut l'éclair de lumière qui, depuis la robe bleue de la Vierge, se pose sur le panier que tient l'une des bergères située à droite à l'arrière-plan. Devant elle, la masquant en partie se trouvent les bergers, l'un à quatre pattes exprimant une adoration plutôt fruste et les autres au regard pénétré. Par opposition, la jeune bergère paraît fort vive, commentant la scène avec sa voisine, la main ouverte et le doigt pointé. Trait important dans cette esthétique baroque, elle tient dans ses bras un enfant et de l'autre main un panier dans lequel un regard plus attentif permet de découvrir deux lapins qui paraissent bleus sous le reflet du trait lumineux. La lumière de l'enfant Jésus, le futur Sauveur, désigne un « objet transitionnel » de l'enfance à cette époque, une sorte de jouet naturel : l'animal au poil doux, le lapin.

Dans un autre tableau de la même période, un panier identique au bras d'une autre mère souligne la fonction symbolique du même animal. On comprendra que l'image des lapins s'est unie sans tarder à celle du hamster qui passe la tête au-dessus de sa baignoire bleue sur la couverture du livre de Marie-Aude Murail. Je n'oubliais pas alors que la romancière avait publié *Jésus comme un roman...* en 1997 et *Miss Charity* en 2008. Que nous apportait donc *Sauveur & fils* en sa première saison ? Un « Sauveur » catholique de l'enfance pour les anciens lecteurs de *Vive la République*, ce grand chef-d'œuvre ? Un héros dont le fils appelé Lazare annonçait de futures résurrections ? Pouvait-on envisager un transfert symbolique de la rhétorique religieuse dans le contexte violent de janvier 2015 ? Le premier chapitre de la narration découpée en parties temporelles, en effet, est daté « Semaine du 19 au 25 janvier 2015 », peu de temps après l'attentat contre *Charlie Hebdo* et la superette cachère de la porte de Vincennes dont les effets sont enregistrés dans l'œuvre.

Quelle serait alors la fonction du hamster dans ce qui situerait l'auteur au cœur de la grande tradition baroque de la littérature de jeunesse ?

Mais qui serait sauvé ?

Et comment ?

Quel humour irriguerait ces pages en conformité avec les récits déjà publiés de la romancière ?

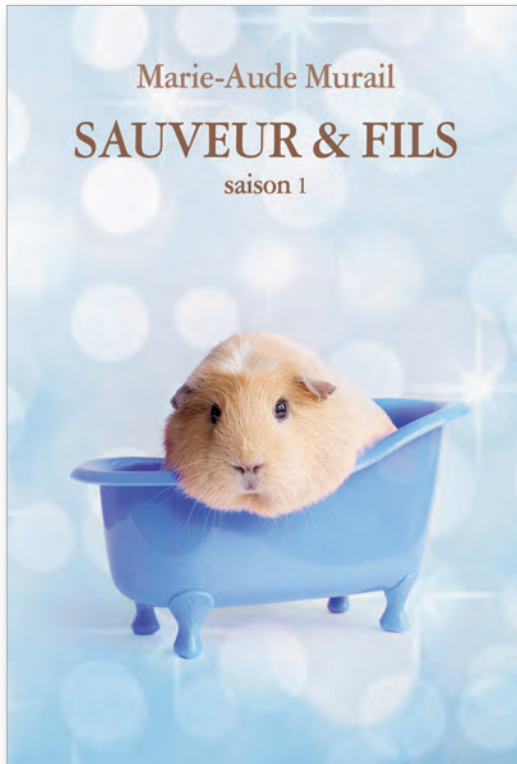
Autant d'interrogations qui poussaient à la lecture et que devait renforcer la publication de la « Saison 2 » parue en novembre 2016 (près de 650 pages pour les deux volumes !) et sur la couverture de laquelle les hamsters multipliés arborent de nouvelles couleurs : en postface de ce volume, Marie-Aude remercie le journal *La Croix* et son mari qui lui « parle de phénoménologie dès le petit déjeuner et de saint Thomas d'Aquin à l'heure de se coucher »...

Jean Perrot
Agrégé d'anglais, Jean Perrot est professeur émérite de littérature comparée à l'université Paris XIII. Il a créé et dirigé l'Institut international de littérature de jeunesse Charles Perrault. Spécialiste de littérature enfantine, il est l'auteur de nombreux ouvrages et de nombreux articles sur le sujet.

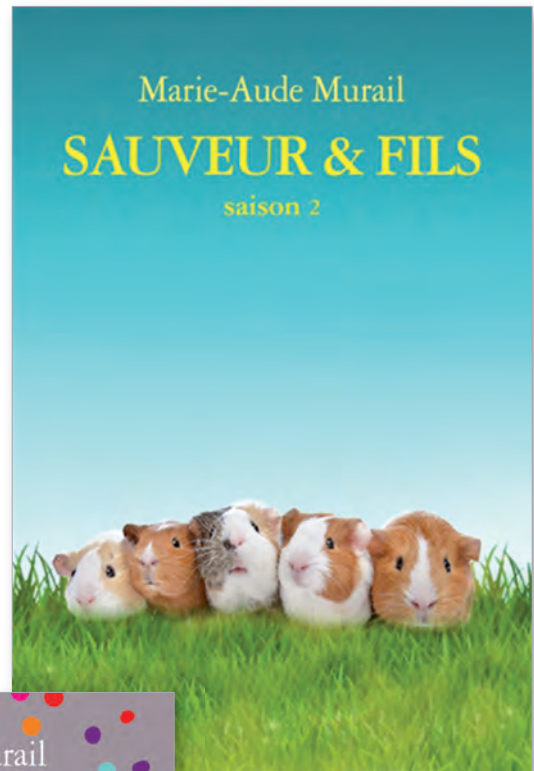


↑
Jésus, comme un roman...
Bayard Éditions, 1997.
Couv. Marcelino Truong.

←
Charles Le Brun (1619-1690)
L'Adoration des bergers
1689. Musée du Louvre.



↑
 Sauveur & fils. Saison 1.
 L'École des loisirs, 2016
 (Médium GF).
 Photographie de couv. :
 © Megan Van der Elst.



↑
 Sauveur & fils. Saison 2.
 L'École des loisirs, 2016
 (Médium GF).
 Photographies de couv. :
 © Farinosa/iStock (cochons d'Inde)
 © caracterdesign /iStock et ©
 anankkml/iStock (gazon). Montage : Sereg.



←
 Sauveur & fils. Saison 3.
 L'École des loisirs, 2017
 (Médium GF).
 Photographies de couv. :
 © Megan Van der Elst + © iStock
 Montage : Sereg.

L'IDENTITÉ ET LES DRAMES DU MOI-PEAU : TRANSFERTS ET CONTRE-TRANSFERTS

Ma première surprise fut d'apprendre que le personnage central, Sauveur Saint-Yves, dont le nom de famille suggère une sainteté virtuelle, est un psychotérapeute qui s'inscrit dans la lignée littéraire de Vianney Chasseloup, l'un des deux médecins, dont le nom rappelle le saint curé d'Ars dans *La Fille du docteur Baudoin*, roman de Marie-Aude Murail de 2006. Mais Sauveur est un Noir venu des Antilles qui, après la mort de sa mère en couches, a été adopté par une famille de riches restaurateurs blancs. On l'apprendra plus tard, il est, comme il le dit, de père noir inconnu – « le noir-noir celui qu'on appelle chez moi, le neg'bleu, (...) tout au bas de l'échelle de l'humanité » – et sa mère antillaise, « la mieux venue » d'une famille pauvre est une « lapo soyée » (1, 236), c'est-à-dire une femme qui a voulu « éclaircir sa peau » pour se rapprocher du modèle des descendants des anciens colonisateurs, les Békés¹. Lazare dont la peau est plus claire que celle de son père avec qui il vit, est, lui aussi, appelé « lapo sauvé » par ce dernier. Cette explication est fournie avec humour par Sauveur à propos des « métissages de hamsters qui ne marchent pas lorsqu'ils sont le fruit d'accouplements de hamsters qui n'étaient pas compatibles » (235). En fait, une plaisante proximité de l'être humain et du petit rongeur va être entretenue tout au long du roman. Et une intrigue policière mettant en danger de mort Lazare va donner plus de puissance à ce motif à travers une série de menaces, comme celle-ci : « Tu as voulu blanchir la race. Elle en est morte. » (243)

Plus sérieusement, dès la première page, Sauveur est présenté comme très habile, car il « captait tous les signaux qu'envoient les corps. » (9) Et la peau devient d'emblée un des enjeux des multiples séances de psychothérapie rapportées dans la fiction. La première de celles-ci concerne Margaux, une adolescente de quatorze ans qui se scarifie et qui parle d'une vidéo mise sur Youtube par une amie en ces termes :

« ... elle se fait un cœur avec une lame de rasoir, elle enlève la peau sur au moins un centimètre. Ça saigne beaucoup. » (19)

La fonction de réparation de cet imaginaire douloureux qu'assume la douceur de la fourrure du hamster apparaît ainsi en contrepoint. Elle nous ramène, autant à la socio psychanalyse de Gérard Mendel qu'apprécie Marie-Aude Murail, qu'au livre *Le Moi-Peau* de Didier Anzieu. Celui-ci précise : « Moi-peau... désigne une figuration dont le Moi de l'enfant se sert... pour se représenter lui-même comme Moi contenant les contenus psychiques à partir de son expérience de la surface du corps. » (Anzieu, 39) Il souligne aussi à propos de *La Vénus à la fourrure* de Sacher-Masoch, la « valeur primaire de la peau-fourrure comme objet d'attachement » (41). Il n'est donc pas surprenant d'apprendre au fil de la lecture que le premier hamster que Sauveur veut acheter pour son fils de huit ans devient un élément ludique de la fiction : au terme d'une devinette portant sur ce qui est noir et blanc, l'animal est appelé Bounty, rappelant au psychologue le surnom de Bounty autrefois donné par « ses copains » par dérision parce qu'il est « noir à l'extérieur et blanc à l'intérieur », comme la friandise chocolatée dont raffolent certains (I, 91). Une part des enjeux du récit est ainsi réglée dans un transfert des projections



que Sauveur et les personnages vont faire sur les petits rongeurs qui vont se multiplier après l'acquisition d'une femelle, Gustavia, «une touchante boule de poils dorés.» (181) La première portée de celle-ci est de cinq «bébés» stimulant d'emblée l'imagination des enfants et du psychologue dans une sorte d'analyse transitionnelle. En pleine conformité avec l'imaginaire relevé par Anzieu qui insiste sur les images de l'enveloppe, de la poche et du sac (Anzieu,10), la narration souligne l'apparence des nouveau-nés, comme dans cet exemple: «Le petit animal avait mis bas et tout un tas de choses rosâtres remuaient collées à son flanc, des petits sacs plissés avec deux points noirs figurant les yeux» (2,170). Le hamster est le support des angoisses et des désirs des personnages qui feront l'apprentissage de la mort avec celle de l'un des bébés, mais aussi l'expérience de la croissance: «Ils sont tout nus... les poils vont pousser dans quelques jours» (1,193). Comiquement, Sauveur sera «inquiet à l'idée de soigner un hamster pour dépression nerveuse» (91). Plus intéressante, dans la *Saison 2*, sa réaction révèle l'ampleur de son contre-transfert:

«Être une larve rose aux yeux clos, se disait Sauveur ce vendredi matin, penché au-dessus de la cage. Avoir un instinct de survie, mais ne pas savoir qu'on va mourir... ne pas porter sur ses épaules la responsabilité de Margaux Carré, d'Ella Kuypens, de Gabin Poupard, de madame Gervaise Germain.» (2, 194)

L'animal assume encore une fonction indirecte d'initiation sexuelle assez provocante pour les enfants, puisque l'un des hamsters, Bidule, fornicuera avec sa sœur qui est le résultat de son accouplement avec sa mère Mme Gustavia... Une initiation œdipienne assez particulière! En contrepoint de cette aventure animale, Sauveur, dont le personnage ne peut être réduit par le «syndrome du sauveur», aura une relation amoureuse délicate avec Louise, la mère de Paul, l'ami de classe de Lazare: les enfants sont les promoteurs désignés de la relation familiale positive.

LES ÉVANGILES ET LA MUSIQUE COMME REMÈDES

Une des raisons de l'engagement de Saint-Yves s'énonce clairement: «Je suis l'arrière-arrière-arrière-petit-fils d'un esclave» et suscite la réplique de Lazare: «Et Maman était une béké. L'arrière-arrière-arrière petite-fille d'un négrier» (1,307). On apprendra que celle-ci, Isabelle Tourville, dépressive, s'est tuée en voiture après avoir absorbé une forte dose de neuroleptiques et en avoir administré à son bébé nourrisson qui a heureusement échappé à l'accident. Cet événement tragique dont Sauveur se sent responsable – «JE n'étais pas tout puissant», avoue-t-il à son fils (311) – explique en partie le choix de sa profession.

Le narrateur qui épouse souvent le point de vue de Lazare, embusqué derrière une porte et écoutant les dialogues de la thérapie dans le tome 1 (ensuite il sera démasqué), fait ainsi le récit suivi d'un nombre impressionnant d'analyses menées de front et entraîne le lecteur au cœur de la famille contemporaine, souvent marquée par le divorce ou les difficultés financières. Certains malades sont les victimes directes de la situation économique. Telle, Charlotte qui, stagiaire dans les grandes entreprises, déclare; «J'ai 28 ans. J'ai un

Master de communication. Ça veut dire bac+5. Vous m'expliquerez comment on peut vivre avec 300 euros par mois, se loger, manger.» et «Au bout de trois mois, on nous jette comme un Kleenex» (189-190). Sauveur aussi est amené à se situer dans la société française, avec ses inégalités et ses préjugés : la «nounou» de Lazare, en effet, est présentée comme raciste et, à ses yeux Sauveur «est un bel homme pour ceux qui aiment les Noirs» (81). Le psychothérapeute, dont le «professionnalisme» est souligné (207) accueille successivement avec générosité chez lui Gabin, l'adolescent dont la mère est hospitalisée par un psychiatre pour «une bouffée délirante», puis, dans la *Saison 2*, Jovo, le légionnaire qui dort dans les rues d'Orléans. Avec humour, il scelle un pacte d'amitié avec Mme Dumayet, l'institutrice qui déplore les difficultés scolaires de certains enfants et les conditions dans lesquelles elle doit faire la classe. L'enseignante trouve en lui un allié : «C'était ce qu'ils voulaient : sauver la planète.» (197)

L'un des hamsters est d'ailleurs appelé «Sauvé» : son nom a été suggéré par Gabin qui, malicieusement, a déclaré à son sujet : «C'est mieux d'être Sauvé que Sauveur.» Formule rappelant une citation des Évangiles que Sauveur retrouve aussitôt sur Google : «Il a sauvé les autres et ne peut pas se sauver lui-même» et qui amène le narrateur à commenter la scène d'une remarque spirituelle : «Il se demanda si Jésus avait été psychologue clinicien lui-aussi.» (278)

Tentative de réparation d'un échec personnel, la profession de Sauveur ne lui permet pas toujours de réussir dans le traitement de certains de ses patients. Et l'intrigue policière qui renforce le relief du récit va même mettre son fils en danger, car l'enfant est menacé par Hugues Tourville, un albinos, le frère d'Isabelle, rejeton d'une famille béké mise à mal par l'endogamie et la consanguinité (308) : «Sa mère internée, sa sœur finissant au fond d'un ravin, la faillite de son père et sa mort prématurée» (276). L'homme, qui a une apparence fantomatique la nuit et qui recourt à «l'arme des lâches, la haine» (276), agresse violemment le fils de Sauveur et tente de lui faire absorber des cachets de morphine et de digitaline : il en est empêché par Gabin qui devient un vrai Sauveur (le contexte du «polar» est ici à son comble) en permettant une deuxième «résurrection» de Lazare... Hugues finira en prison : agresseur, mais aussi, en un sens, victime de sa situation et des préjugés et il est démasqué par Gabin, car trahi par sa couleur d'albinos.² Faut-il penser que Sauveur, qui n'hésite pas à aller dans un hôpital psychiatrique, notamment pour aider la mère de Gabin, pourra dans une prochaine Saison rendre visite à Hugues Tourville, son beau-frère, et l'aider à se reconstruire? Marie-Aude Murail, dont l'analyse sociologique de la culture antillaise résulte d'un séjour de seize mois à la Martinique, «terre des revenants», déclare en ce moment se documenter activement sur les prisons dans une démarche qui a une saveur naturaliste : le lecteur notera le petit clin d'œil adressé à Zola, avec le prénom de Gervaise...

En contrepoint de ce drame, le voyage final aux Antilles que Sauveur entreprend avec son fils pour lui révéler ses origines et sa famille maternelle met au jour l'opposition entre une culture antillaise traditionnelle – où règne le «quimbois», ce sort maléfique jeté par Hugues – et une île d'une grande beauté comme d'une grande convivialité. La réunion familiale chaleureuse, avant le retour en France, est l'occasion d'une fête des retrouvailles du psy-

chothérapeute avec sa demi-sœur noire. On ne s'étonnera pas de voir le thème de la peau intervenir triomphalement à la fin de cette première Saison dans les paroles de la biguine chantée d'abord par Fabiola qui « fit onduler ses formes généreuses sous son boubou » et par toutes les femmes : « La peau, la peau, la peau fwomage » (326). Paroles énigmatiques qui semblent arriver à point pour donner du poids aux théories de l'imaginaire de Didier Anzieu.

Encore plus surprenant, le passage de « l'enveloppe olfactive » à « l'enveloppe musicale » du Moi-peau (Anzieu, p. VIII) intervient dans le final de la Saison 2 : l'adolescent Samuel, au début soumis aux exigences d'une mère castratrice qui lui a caché l'existence de son père, ne se lave pas et « sent » si fort qu'il en dégoûte le psychothérapeute : « L'odeur qu'il dégage, c'est une barrière sanitaire à l'envers pour repousser sa mère » (2,141). Mais Samuel progresse vers la santé dans les séances avec Sauveur, soigne sa personne avec savons et parfums et partage au dénouement une sorte d'extase en écoutant la Sonate N°3 de Scriabine jouée par son père, le pianiste qui ne l'avait pas reconnu en abandonnant sa mère – aux dires de celle-ci en tout cas. Somptueusement, il a retrouvé avec l'art la santé et un certain bonheur.

LA COMÉDIE DE L'HUMOUR ET L'ENGAGEMENT DE L'ÉCRITURE : MISE EN SCÈNE D'UN « COMING OUT »

Il serait fastidieux d'examiner ici toutes les séances données par Sauveur à ses patients, séances qui témoignent d'une puissance hypnotique de la parole et de la sensibilité de la romancière aux événements de l'actualité : Sauveur reçoit ainsi une petite fille et sa mère réfugiées de Mossul. (156) On remarquera la grande variété des styles et l'humour caractéristique de Marie-Aude Murail, manifeste dans des scènes hilarantes, comme dans la séance où Sauveur, qui lira *Comment faire rire un paranoïaque* de François Roustang (205), déguste avec Blandine, les « bonbons à la gélatine de porc qui se tenaient agglutinés », depuis le « crocodile » jusqu'à « la bouteille de coca » Dégustation qui fait surgir la truculence sans frein de l'enfance :

« — Ça fait roter, dit elle. Comme ça.

Elle appuya une main sur l'estomac et expulsa de l'air.

— Ça fait péter aussi.

— On arrêtera là pour la démonstration, dit Sauveur » (105).

L'humour que Sauveur pratique envers lui-même – lorsque, par exemple, il va voir sa contrôleuse psychanalyste dont il n'obtient pas un mot, mais de simples soupirs et exclamations diverses – introduit une complicité entre analysé et analyste et la littérature aide la guérison de ces excentriques évoqués par Lewis Carroll dans l'épisode du Chapelier fou que Sauveur retrouve dans *Sommes-nous tous des malades mentaux ?* d'Allen Frances (312). Marie-Aude Murail s'impose ainsi comme une thérapeute de son lecteur virtuel dans des dialogues d'envergure socratique. Elle ne recule pas devant les facéties et les termes les plus crus, comme elle peut suggérer l'énormité des jurons d'un vieil homme alcoolique. Elle profite aussi des réalités de la culture contemporaine pour analyser les processus de la création esthétique adolescente et enfantine, comme dans le passage concernant la pratique des Petshops (1, 98).

Elle recourt surtout à un vaste ensemble de références à la littérature de jeunesse. Ella, qui signe des fictions sous le pseudonyme d'Elliot, s'imagine être « une enfant trouvée » et écrit un roman inspiré de *François le Champi* de George Sand qui s'habillait parfois en homme (81) : « Elle s'était fait un programme sportif pour devenir costaud, des pompes, des haltères, un programme de lectures pour devenir écrivain. » Elle a aussi pour modèle « un écrivain aventurier... Jack London » (2,125). Sauveur la reconforte dès le début : « On a tous un double qui est nous dans un autre monde » (1, 41). Ella enfin est défendue par Louise « à la voix de velours » (87) qui parle de harcèlement sexuel à son sujet, lorsque sa fille, après avoir entendu l'émission J'ai changé de sexe, et alors? la décrit ainsi :

« Il y a une fille en 4^eA qui s'habille comme un mec. Elle ressemble tout à fait à un garçon. Elle est toute plate, elle a les cheveux rasés, elle met une cravate. Les autres disent que c'est un travelo. » (2, 294)

Un portrait étonnant, lorsque l'on sait que ce travestissement - ce changement d'enveloppe - correspond à peu près à la posture qu'adopte Marie-Aude Murail en véritable comédienne, lorsqu'elle se déplace cravatée et en chemise d'homme pour présenter son œuvre.

ENTRE DICKENS ET GEORGE SAND ?

Marie-Aude Murail, qui s'est souvent inspirée de la vie de ses propres enfants dans ses livres, qui a publié une biographie de Charles Dickens, ouvrier à douze ans, célèbre à vingt-quatre en 2005 et qui connaît notamment *Dombey et fils*, nous offre ici un manifeste de libération féminine de la famille, et plus généralement une vision reposant sur le rôle d'une lectrice ou d'un lecteur capable d'analyser moins la relation du patient à son thérapeute que celle du lecteur à la littérature. Les hamsters permettent des aventures désopilantes qui ne sont pas des « contes d'une grand-mère », mais rejoignent à leur façon le grand baroque traditionnel de l'enfance et proposent les leçons d'une George Sand contemporaine caractérisée par la vivacité de la narration et par un sens de l'humour qui l'empêchent de tomber dans un dogmatisme pontifiant. ●

1. Isabelle Michelot, « Du Neg nwe au Beke Goyave, le langage de la couleur de la peau en Martinique », *Constellations francophones*, Publifarum, n°7, publié le 20 décembre 2007, url:http://publifarum.farum.it/ezone_articles.php?id=53

2. Jean-Pierre Missié, « Chelala, Ninou. – L'albinos en Afrique », *Cahiers d'études africaines* [En ligne], 201 | 2011, mis en ligne le 26 avril 2011, consulté le 23 novembre 2016. URL : <http://etudesafricaines.revues.org/14228>

BIBLIOGRAPHIE

Didier Anzieu : *Le Moi-peau*, Paris, Dunod, 1985.

Bénédicte Gady (sous la direction de), « Charles Le Brun. Le peintre du Roi-Soleil », Catalogue de l'exposition tenue au Louvre de Lens en 2016. Paris, Le Louvre, coéditeur Liénart, 2016.

Allen Frances : *Sommes-nous tous des malades mentaux?* Paris, Odile Jacob, 2013.

François Roustang : *Comment faire rire un paranoïaque?* Paris, Odile Jacob, 2000.
